

1937. Jan. 18.

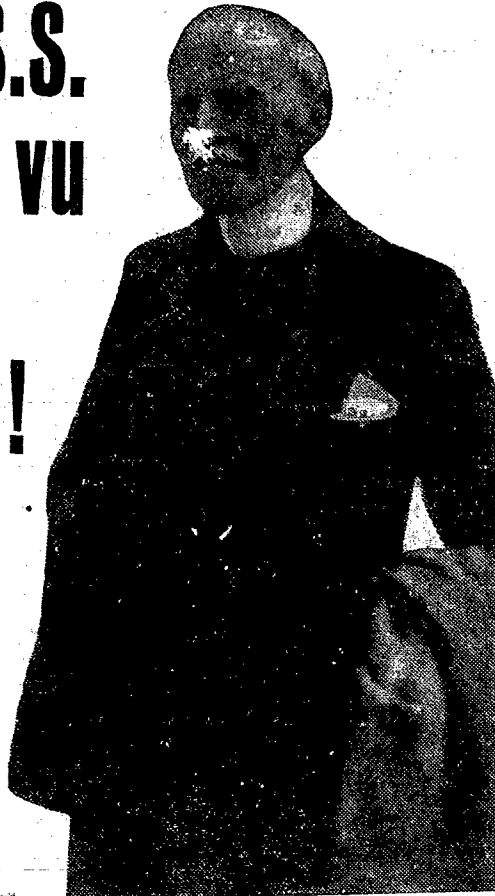
HUMANITÉ

18 Jan. 1937

**L'U.R.S.S.
en a vu
bien
d'autres!**



Une lettre
de Romain
ROLLAND
à propos
du livre
d'André Gide



1937. Jan. 18.

91

[Handwritten scribbles]

Au moment où de nouveau se déchaîne une furieuse campagne contre l'U.R.S.S., campagne dont il n'est pas difficile de découvrir outre-Rhin les inspirateurs et quand dans l'un des journaux du trust Paris-Soir, Dorgetès se livre à une attaque grossière et méprisable contre le pays du socialisme, nous croyons utile de mettre sous les yeux de nos lecteurs les pages honnêtes, directes et vibrantes que notre grand ami Romain Rolland a consacrées au récent livre d'André Gide — en réponse à une lettre des travailleurs étrangers du combinat des Forges à Staline », à Magnitogorsk.

P. V.-C.

Villeneuve (Vaud), 5 janvier 1937.

Chers camarades,

Je comprends votre indignation au sujet du livre d'André Gide. Ce mauvais livre est, d'ailleurs, un livre médiocre, étonnamment pauvre, superficiel, puéril, et contradictoire. S'il a eu un grand retentissement, ce n'est certes pas à sa valeur qu'il le doit; elle est nulle. C'est au bruit fait autour du nom de Gide, et à l'exploitation de sa célébrité par les ennemis de l'U.R.S.S., toujours aux aguets et prêts à se servir contre elle de toutes les armes qui s'offrent à leur méchanceté.

Je réagis, à la façon d'Ostrovsky. J'en veux à Gide, moins de ses critiques, qu'il aurait pu faire ouvertement, quand il était en U.R.S.S., s'il avait été franc, que du double jeu qu'il a joué, prodiguant en U.R.S.S. des protestations d'amour et d'admiration, et aussitôt rentré en France, portant à l'U.R.S.S. un coup dans le dos, tout en protestant de sa « sincérité » !...

J'entends dire ici que Gide prétend ne pas avoir voulu faire tort à l'U.R.S.S. et à la Révolution, et qu'il se plaint que toute la presse ennemie de l'U.R.S.S. se serve contre elle de son livre ! Ce n'est pourtant pas faute d'avoir été averti ! Je sais que des amis l'avaient prévenu du mal qu'il ferait, et l'avaient instamment prié d'y réfléchir. Il n'en a tenu aucun compte, et s'est hâté de publier son livre, à gros tirage, à bas prix. Qu'à présent il proteste contre les félicitations et les panégyriques humiliants des suppôts de la réaction — et jusque du *Voelkischer Beobachter* — je conçois qu'il s'en trouve gêné ! Ce sont autant d'actes d'accusation contre lui. Mais il est bien tard pour s'en apercevoir ! Le mal est fait. Aura-t-il la force de le défaire ? J'en doute... S'il en avait seulement la volonté ! Les mois prochains nous le diront.

Mais encore une fois, comme Ostrovsky, « Je ne veux plus parler de lui ». Ce n'est pas lui, ni qui que ce soit, ni quoi que ce soit, qui pourra jamais arrêter la marche de l'histoire et le développement de l'U.R.S.S. L'U.R.S.S. en a vu bien d'autres !

Mais il faut, chers camarades, que chacun de ceux qui travaillent et qui combattent pour la Révolution — à quelque poste que ce soit (le plus humble est aussi nécessaire que le plus haut) — veille de son mieux à ce que le travail dont il est responsable soit accompli le mieux possible. Chacun de nous sait très bien qu'il y aura encore sur notre route bien des difficultés, bien des obstacles, bien des forces d'inertie, de méchanceté, d'avidité sans scrupules, et simplement de sottise, à surmonter. Chacun de nous sait que rien n'est encore achevé, qu'à côté des palais déjà construits, il subsiste encore des masures, qu'à côté des hommes déjà conscients et dignes de la patrie soviétique, il en existe encore beau-

coup qui ne le sont pas, qui ne le seront pas, de très longtemps. La vie est une lutte perpétuelle pour progresser, pour avancer. Luttons donc tous, ne nous estimons jamais satisfaits des buts atteints, poursuivons-en de toujours plus hauts ! A chaque échec, répétons-nous les paroles d'Ostrovsky sur Vorochilov et Boudienny devant je ne sais plus quelle ville occupée par les blancs.

— « Dix-sept fois, ils ont recommencé l'assaut... Où en serions-nous s'ils avaient cédé au premier échec ?... »

Et redisons-nous aussi les paroles récentes de Vorochilov même, aux femmes des commandants de l'Armée Rouge :

« Nous avons déjà fait beaucoup, mais nous avons encore devant nous un énorme travail... Nous ne devons pas, un seul instant, nous imaginer que nous avons déjà fait tout ou presque tout. Ce serait de la présomption, et de la vantardise. Et vous savez certainement que ce n'est pas dans l'esprit des bolcheviks. Le camarade Staline est l'ennemi le plus irréductible de la présomption et de la vantardise. »

Et Staline lui-même — je n'ai pas besoin de dire : « le maître des peuples », comme Gide prétend qu'on l'a obligé de dire, qu'on ne peut en U.R.S.S. appeler Staline « camarade », ou lui dire simplement « vous » !, ce que pourtant je lui ai dit couramment dans nos entretiens, et au Kremlin, et chez Gorki, et dans la *Pravda* du 23-7-35 — Staline lui-même a, jadis, écrit, dans ses *Problèmes du Léninisme*, que « la modestie est l'ornement du vrai bolchevik ».

Soyons donc vrais et modestes, mais inébranlables dans nos combats, dans nos efforts continuels pour enrichir, pour embellir la grande patrie universelle des travailleurs, que la Révolution d'Octobre a fondée !

Et ne nous laissons pas affecter par les haines aboyantes des ennemis, ou par les défaillances des amis trop débiles, qui ne peuvent nous suivre ! Réjouissons-nous des peines fécondes (elles sont joies) de notre glorieux et difficile travail présent, et de l'heureux avenir qu'elles bâtissent.

Je vous serre les mains, à tous, fraternellement.

Romain ROLLAND.